
Fracture sociale et fragmentation spatiale dans un processus de métropolisation. Le cas d'Amman

Marc LAVERGNE

L'urbanisation en Jordanie présente des caractéristiques tout à fait particulières, en ce qu'elle s'est effectuée en parallèle avec la construction de l'Etat. Lorsque l'émir Abdallah se présente aux portes de ce qui va devenir son royaume, en mars 1921, le pays est tout juste pourvu d'une demi-douzaine de bourgades, modestes reliques des temps où la civilisation avait fleuri sur les terres d'Outre-Jourdain, sur les collines qui précèdent la steppe¹. A Amman dont il décide de faire sa capitale, il doit dans les premiers temps planter sa tente, même si l'administration ottomane avait installé dès 1909 un Conseil Municipal dans ce village desservi par la voie ferrée.

Aujourd'hui, ces temps pas si reculés semblent remonter à la préhistoire, tant les changements ont été rapides. Le résultat est qu'aujourd'hui la grande majorité de la population peut être considérée comme urbaine : 72 % en 1990 (contre 44 % en 1961), dont les 4/5 dans l'ensemble constitué par Amman, Zarqa, Rousseifeh et Salt.

Cet article se propose de définir le rôle de la capitale et sa composition socio-spatiale, de façon à savoir si l'on assiste à un phénomène de métropolisation d'une part, de fragmentation socio-spatiale de l'autre.

¹- Sur cette période de l'histoire jordanienne, voir Salibi (1993) et Dann (1984).

A la recherche de la « métropole »

Si l'on s'en tient aux chiffres officiels qui prennent pour cadre les limites de la « Municipalité du Grand Amman »², au milieu des années 1980 le taux de primatialité d'Amman (rapport entre la population de la capitale et la population urbaine du pays) était de 50 %, à comparer avec les taux de 59 % pour Beyrouth, 37 % pour Damas, 43 % pour Bagdad et 49 % pour Le Caire (Escallier 1986).

Beyrouth rassemble certes plus de la moitié de la population urbaine du Liban, mais elle est suivie par des villes comme Tripoli, Saïda ou Sour qui, bien que de taille modeste, défendent farouchement leur identité et leurs fonctions propres à l'échelle de leur région. En revanche, Damas n'a que difficilement distancé Alep et chaque région de Syrie compte un pôle, souvent ancien, qui ne laisse pas volontiers à Damas la primauté sur son aire d'influence. Il en va de même dans la péninsule Arabique, où existent des doublons comme Riyadh et Jeddah, sans même évoquer la conurbation al-Khobar-Damman-Dhahran-al-Qatif sur le golfe Persique, ou les bipôles Sana'a-Ta'iz, et Abu Dhabi-Dubaï. Mais, si l'on englobe dans ces chiffres la population de l'ensemble d'une aire métropolitaine qui inclurait Zarqa, Salt et Madaba, comme on pourrait le faire pour Beyrouth avec sa région métropolitaine (Lavergne 1999), on arrive à des taux nettement supérieurs.

La domination démographique de cette région-capitale est donc incontestable. A l'échelle du monde arabe, il ne s'agit pourtant que d'une capitale de taille moyenne, derrière les vastes ensembles urbains constitués par Le Caire, Bagdad, Alger ou Tunis. Ces capitales sont couramment qualifiées de "métropoles", titre que certaines revendiquent depuis une lointaine antiquité. Le terme est également utilisé de manière banalisée dans la littérature anglo-saxonne, à travers des expressions telles que "Metropolitan Area", qui évoquent de nouvelles formes d'urbanisation de l'espace rural entourant les grandes villes. Mais si l'on veut revenir à une acception plus précise de ce terme et vérifier s'il peut être utilisé de façon pertinente dans le cas d'Amman, il paraît nécessaire de le relier au phénomène de mondialisation, qui entraîne de profonds changements socio-spatiaux et porte en lui ses propres modes de croissance urbaine.

Outre leur prééminence et leur pouvoir sur un territoire national, les métropoles se caractérisent par un accès à un réseau mondial, celui de la

²- Sur la définition de celle-ci, et les étapes de la croissance urbaine, se reporter à « Greater Amman. Urban Development », in : *Cities*, février 1993, pp. 37-49.

"ville globale" décrite par Sassen (1996). Amman n'est pas une métropole au sens de "ville globale". Du reste, aucune ville arabe ne peut actuellement prétendre à ce titre : il n'existe dans cette région aucun centre actif et autonome de production et d'échanges de biens matériels et immatériels qui entrerait en synergie, sur un pied d'égalité, avec les grands centres d'affaires d'Occident et du Japon ou avec des places comme Hong-Kong, Singapour ou Sao Paulo.

En revanche, plus modestement, il est indéniable que les fonctions d'Amman dépassent les frontières nationales. Amman est un centre financier pour la diaspora palestinienne ou pour des placements transnationaux ayant pour origine la Cisjordanie, où le dinar jordanien continue de jouer un rôle à côté du shekel israélien. Son influence sur la Palestine occupée demeure forte : elle en reçoit les étudiants dans ses universités, les malades dans ses hôpitaux et les échanges humains, commerciaux, culturels et politiques demeurent intenses entre les deux rives du Jourdain, quelles que puissent être les perspectives de règlement du conflit israélo-arabe. La capitale jordanienne est également liée, par des liens culturels, historiques, affectifs et humains, à Beyrouth et Damas, capitales voisines de la Syrie historique dont elle fit partie jusqu'en 1918. Par l'émigration d'une part importante de sa main d'oeuvre (Findlay & Samha 1985) comme par sa composante bédouine, elle est également proche culturellement et économiquement des pays du Golfe. Elle a aussi été très liée à Bagdad, capitale d'un Irak pour lequel elle a joué le rôle de base arrière et d'atelier de 1980 à 1988 et qu'elle continue à ravitailler. Accueillant une diaspora irakienne nombreuse, elle demeure l'une des fenêtres de ce pays sur le monde extérieur. Enfin, Amman est le siège d'une bourgeoisie étroitement liée au monde occidental, où elle a investi ses capitaux, où elle fait ses études et où, souvent, elle se marie.

Cette interaction forte de la Jordanie avec les pays voisins ou avec l'Occident ne suffit cependant pas à donner à sa capitale un rôle polariseur à l'échelle régionale. Celle-ci a même des difficultés à intégrer ces différents apports et à les utiliser de manière à enclencher une dynamique autonome, dans les domaines économique ou culturel. Ils constituent seulement les différents éléments de la mosaïque jordanienne, une société constituée de groupes qui tendent à fonctionner de manière de plus en plus indépendante les uns des autres.

Une métropolisation tronquée

On pourrait néanmoins se demander si Amman ne connaît pas un processus de métropolisation. Si le terme de métropole évoque un rôle transnational impliquant un bouleversement de l'ensemble de la dynamique urbaine, la métropolisation est le processus correspondant, où la ville devient un organisme complexe, polycentré, qui évolue en grappes ou en archipels interconnectés, dans une forte consommation d'espace et une apparente anarchie, s'adaptant avec souplesse aux nécessités économiques nées de la mondialisation.

Certes, Amman, dont la croissance a toujours été exceptionnellement rapide, du fait d'apports extérieurs brutaux et massifs, fait aujourd'hui sentir son emprise sur toute la Jordanie centrale, entre le wadi Zarqa au Nord, le rebord de la vallée du Jourdain à l'Ouest, et la région de Madaba et de l'aéroport international au Sud. On pourrait parler à propos de cet espace de «région ammanienne» au même titre que l'on parle de «région parisienne» (Kliot & Soffer 1986): il ne s'agit pas d'un cadre administratif, mais plutôt de l'aire d'où émane un rayonnement qui agit sur l'ensemble de la Jordanie (cartes 2 et 3). Les points de repère précités délimitent un ensemble disparate, au sein duquel se lisent de forts différentiels de croissance qui ne recouvrent pas les divisions classiques de l'espace urbain. Cet ensemble, qui rassemble plus de la moitié de la population jordanienne, est marqué par la densité de son urbanisation et les signes de vie rurale y paraissent résiduels. Il est également identifiable par l'importance des mouvements pendulaires qui le sillonnent en tous sens. Mais au sein de cet ensemble, se lisent de forts différentiels de croissance, qui ne recouvrent pas les divisions classiques de l'espace urbain.

Un ensemble disparate

Le noyau initial d'Amman est le *balad*, d'où la ville a progressivement conquis les flancs escarpés du site, dans les années 1940, pour s'étendre ensuite sur les plateaux et les collines environnantes. Si l'habitat est resté très concentré à l'Est, où se sont installés les immigrants pauvres, il s'est en revanche étendu démesurément, en un large éventail, en direction de l'Ouest. Cette agglomération s'est connectée à la grande ville de Zarqa, 25 km au nord-est, par un étroit corridor, où s'échelonnent, au-delà des faubourgs de Marka, la ville phosphatière de Rouseifeh et les camps et quartiers palestiniens de Schneller, Moushairifeh, etc. A cet ensemble urbain continu ont progressivement été intégrés des villages comme Wadi Sir à l'ouest, Sahab au sud, Sweileh au nord-ouest, qui gardent leur

identité propre, leur centralité secondaire avec des marchés colorés, un noyau urbain ancien, parfois une population d'origine différente.

Au-delà de ces banlieues, la région ammanienne comprend enfin des agglomérations plus ou moins discontinues d'Amman proprement dit (parfois à cause de leur éloignement, parfois d'accidents du relief). Il s'agit de villes ou de villages dont la dynamique est influencée par la proximité de la capitale, et qui abritent un nombre croissant de résidents travaillant à la ville, tandis que s'y installent des activités de type urbain, directement liées aux fonctions de la capitale (voir carte 4).

Les centres éclatés de la cidadinité orientale

Le *balad* a été le berceau de la ville et en demeure le coeur mythique. A l'origine centre politique, religieux (avec la mosquée al-Hussein construite en 1924) et économique de la ville, il est aujourd'hui voué pour l'essentiel au petit commerce et à un moindre degré au tourisme et aux activités récréatives. Il est le pendant jordanien du souk Hamidiyé à Damas, ou celui des anciens souks du centre-ville de Beyrouth, coeur d'une cidadinité cherchant ses racines dans une histoire pourtant brève et dans un environnement rural composé de toute la diversité des provinces de Jordanie. Mais le *balad* a échoué à cimenter les différentes parties de la ville, qui vivent à des rythmes et selon des modes de plus en plus éloignés les uns des autres. Lieu de la mémoire et d'un Orient recréé, il n'est plus un lieu de rencontre et d'échanges entre les cultures des parties orientale et occidentale de la ville qui s'opposent, malgré les efforts des autorités pour en faire un lieu de promenade (Amireh 1996).

Le *balad* n'en est pas moins le principal lieu de rencontre de la ville, pour les habitants de quartiers éloignés et pour les provinciaux qui se rendent à Amman pour faire des achats ou rendre visite à leur famille. Les magasins y sont en effet bien achalandés, bon marché, et surtout il y règne une atmosphère détendue, où se déploie encore l'art du marchandage, des plaisanteries (*noqat*) qui tissent le lien social et expriment un regard critique, souvent iconoclaste, sur l'actualité, et où les ruelles du quartier Shabsough appartiennent encore aux piétons. D'autres endroits de la ville servent également de centres secondaires de l'espace urbain, sur le même mode que le *balad* ; mais leur attraction s'exerce seulement sur les quartiers avoisinants ou sur certains groupes de la population.

Les artères commerçantes à l'intérieur et à la périphérie des deux camps palestiniens du jebel Hussein et de Wihdat attirent toujours les Palestiniens qui y sont nés et qui y gardent des attaches, même s'ils se

sont installés ailleurs dans la ville, à la faveur de leur ascension sociale (Destremau 1994, 1996). Là aussi, les achats sont moins coûteux, et les produits y détiennent une saveur ou une qualité particulières ou supposées telles, liés à leur « essence palestinienne ». Ce sont aussi des lieux de l'entre-soi, où l'on retrouve les amis d'enfance, les parents éloignés, les originaires du même village, et où l'on se retrempe dans l'atmosphère du camp.

Le « marché irakien » qui s'est développé dans le quartier de Mahatta, à Marka, participe du même registre. C'est le lieu de rassemblement des nombreux Irakiens qui ont fui leur pays et cherchent à survivre, dans des conditions très difficiles, dans la capitale jordanienne.

Les centres anciens des bourgades d'origine tcherkesse (aujourd'hui rejointes par la ville), que sont Sweileh au nord-ouest ou Wadi Sir au sud-ouest, ont conservé une animation quasi-villageoise dans les rues du marché, où les piétons gardent droit de cité devant le flot des voitures. Le cadre architectural, ancien, ainsi que le relief escarpé contribuent à donner à ces espaces une tonalité plus conviviale que le reste de la ville.

Amman-Ouest, la capitale en ses quartiers

Les fonctions de commandement de la ville ont essaimé de telle manière qu'elles sont totalement déconnectées des centres de la vie populaire. La fonction politique la plus éminente est concentrée sur le Jebel Qsour, où se trouve le palais royal de Raghadan, même si une partie de la famille royale réside dans les nouveaux palais à l'ouest de la capitale. D'une manière emblématique, cette fonction est désignée par son lieu virtuel d'exercice : c'est « le Palais ». Mais cette fonction exerce peu d'attraction spatiale, si ce n'est dans la mince strate dirigeante. Pour le reste de la population, il s'agit plutôt d'espaces mystérieux, mythiques et inaccessibles.

La fonction parlementaire est exercée à la Chambre des Députés, à Abdali, dont la relance des activités ne remonte qu'aux élections pluralistes de 1989 et ne soulève que peu d'intérêt dans la population au quotidien. En revanche, les administrations, ministères, autorités spécialisées et quartiers généraux d'organes militaires implantés sur cette même colline sont des centres de vie et de pouvoir qui exercent une forte attraction par le nombre important de fonctionnaires et d'agents de différents services qui viennent y travailler chaque jour ; mais aussi par le flot des plaideurs, citoyens ou contribuables, qui s'y rendent de tout le pays pour défendre leur cause, et avancer leurs affaires dans les multiples bureaux. Ce quartier est donc aussi celui des tribunaux, des

avocats et des centres de décision qui régissent la marche des affaires du pays. C'est aussi l'emplacement de la gare routière centrale, d'où taxis collectifs et autocars emmènent les voyageurs vers Damas ou Jérusalem, et c'est encore le terminus de nombreux minibus qui desservent la région ammanienne.

Abdali est dominé par les hauts immeubles modernes du quartier de Shmeissani, qui s'est développé durant les années 1980 : c'est le « Central Business District » d'Amman, avec ses hôtels internationaux, ses banques et compagnies d'assurance, et ses agences de voyages. Ce quartier aurait dû devenir le coeur d'une place boursière et financière d'envergure régionale, grâce aux fonds déposés par la diaspora palestinienne et le transfert de sièges bancaires de la place de Beyrouth touchée par la guerre civile et l'occupation israélienne en 1982. Mais le retour de la paix au Liban, ainsi que le manque d'expérience et de dispositions juridiques appropriées, ont limité ces espoirs. Les services financiers de la place d'Amman ne concernent plus que la Jordanie, dont la situation économique interne souffre d'un marasme persistant (Biegel 1996).

Les autres quartiers d'Amman-Ouest mêlent à la fonction résidentielle dominante, des fonctions diverses : quartier diplomatique du Jabal Amman, à proximité du ministère des Affaires étrangères; fonction touristique avec les hôtels de luxe le long de la « route des cercles », et les restaurants huppés disséminés dans les quartiers résidentiels ; fonctions commerçantes avec des concentrations spécialisées comme l'ameublement sur la route de la Mecque, et quelques supermarchés où s'approvisionne une clientèle aisée ; fonctions de loisirs avec le parc d'attraction des Jardins du roi Abdallah, les cinémas, cafés et boîtes de nuit d'Abdoun ; fonctions éducatives de l'Université de Jordanie ou de la Société Scientifique Royale à Jubeiha ; cité sportive sur la route de l'Université ; fonctions médicales dans le quartier des cliniques privées du 3ème cercle et de la Cité médicale Roi Hussein (Curmi 1994).

Ces activités de tertiaire supérieur ne sont pas toutes inscrites dans l'agglomération d'Amman elle-même : pour des raisons liées à un environnement agreste ou à une desserte plus aisée, certaines fonctions ont essaimé dans la campagne proche, avec une prédilection pour l'axe autoroutier qui relie la capitale à l'aéroport international : on y trouve des universités privées, des restaurants, clubs ou parcs d'attraction, un hôtel dans l'enceinte de l'aéroport, le site de la Foire internationale à Merj al-Hammam.

Mais la dissémination de ces fonctions qui donnent pour certaines à Amman un rôle international de centre touristique, de centre de soins et

de centre d'enseignement supérieur, attirant une clientèle venue des pays voisins et du Golfe, ne suffit pas à identifier une métropolisation. Certes, la vie sociale, professionnelle ou scolaire des habitants de cette partie de la ville est éclatée entre de multiples lieux, selon les jours de la semaine, les heures de la journée, l'âge et les activités des habitants, mais l'usage généralisé de la voiture ou de transports collectifs (taxis-services) rend cette contrainte secondaire et intégrée au mode de vie. On ne peut pas parler de multipolarité, dans la mesure où ces différents lieux sont pratiqués par les mêmes catégories sociales aisées, au mode de vie similaire. Il y a donc complémentarité plus que dissociation entre les lieux et les quartiers concernés par les fonctions de capitale.

L'espace occupé par ces différentes fonctions ne couvre pas, loin s'en faut, l'ensemble de l'agglomération d'Amman, ni, *a fortiori*, l'ensemble de la région ammanienne, marquée par l'existence d'un doublon avec la ville industrielle et populaire de Zarqa. Bien plus, on peut se demander si les écarts grandissants, non plus seulement économiques et sociaux, mais de plus en plus culturels, qui séparent une Amman-Ouest extravertie et dynamique d'une Amman-Est prolongée par Zarqa, ne dessinent pas les clivages d'une fragmentation urbaine exacerbée.

Entre Ouest et Est, mythes et réalité d'une ligne de fracture emblématique

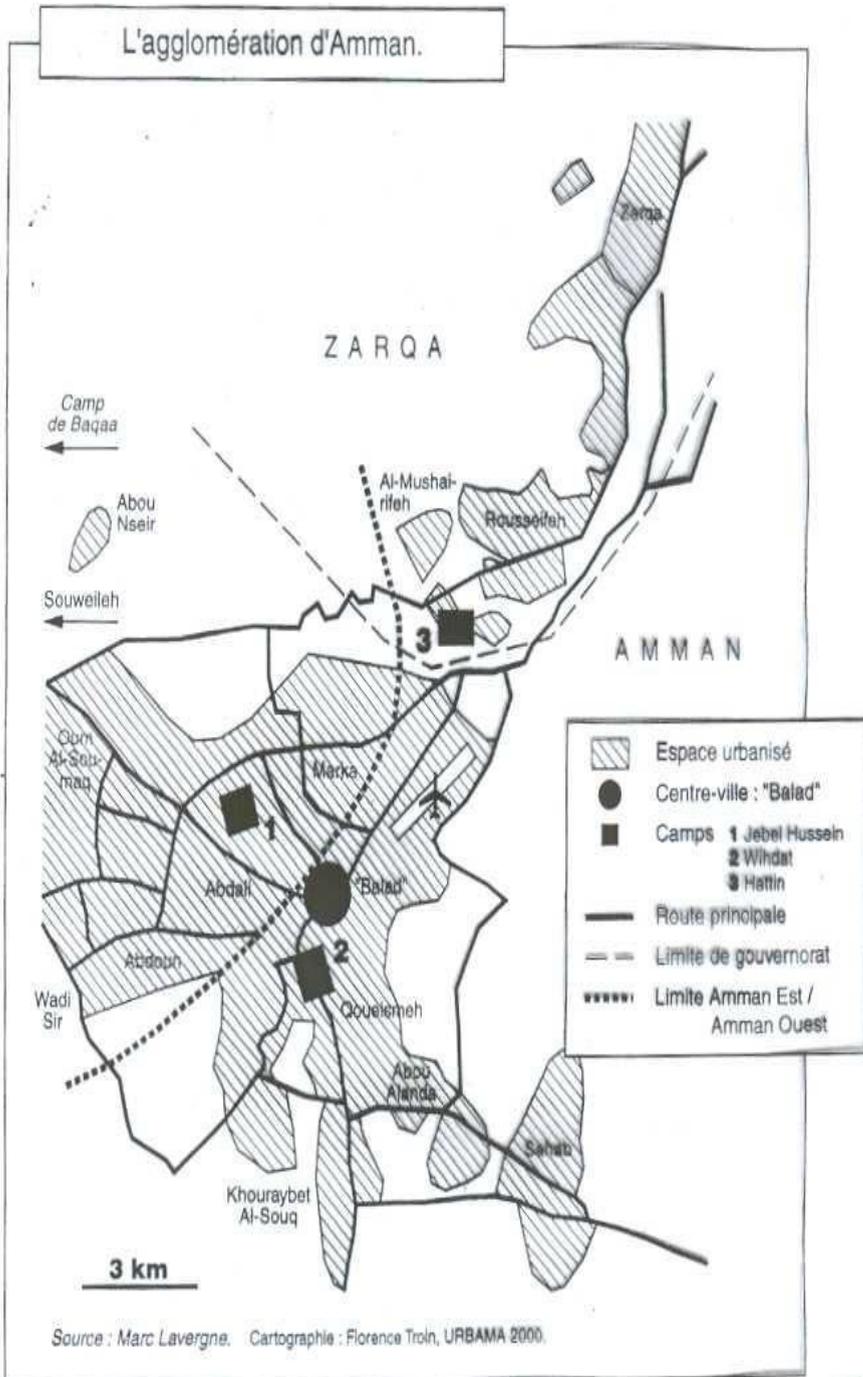
L'opposition entre Amman-Ouest et Amman-Est paraît de prime abord très tranchée, et marquée dans le paysage par le fossé du *seil* Amman où s'est développée la ville primitive. On distingue ainsi communément la ville riche et la ville pauvre, chacune s'étant affirmée en se tournant le dos, selon des logiques qui doivent beaucoup aux différences climatiques et de modelé du relief. En fait, la réalité est un peu plus nuancée. Les pentes qui donnent sur le *seil* Amman se sont toutes peuplées à partir de 1948 de cahutes, et plus tard d'immeubles collectifs hébergeant les réfugiés palestiniens. La frontière séparant l'est et l'ouest ne passe donc pas au fond du *balad*, mais sur les hauts versants des premières collines d'Amman-Ouest : les quartiers de Muhajirin, par exemple, sur le Jebel Amman, ou de Nuzha, sur le versant sud du Jebel Qsour, appartiennent encore, socialement et économiquement, avec leurs petites échoppes et ateliers, au monde populaire de l'est. Il en va de même pour le camp palestinien du Jebel Hussein, aujourd'hui enclavé au nord d'Abdali.

Les quartiers du Jebel Lweibdeh et du Jabal Amman datent des années 1940 et abritent aujourd'hui une classe moyenne implantée depuis plusieurs générations dans des immeubles de pierre de taille, tandis que

subsistent de belles villas entourées de jardins discrets. Ces quartiers aujourd'hui en déclin portent encore les traces d'une urbanité aboutie, avec des restaurants, des cinémas, quelques ambassades qui leur sont restées fidèles. Ils sont le siège d'un regain d'attrait de la part d'une minorité intellectuelle et artistique, qui y a implanté des galeries d'art, des magasins d'antiquités, et qui se retrouve dans quelques cafés en vogue.

Mais la bourgeoisie aisée préfère désormais les quartiers plus modernes, aérés, de Sweifieh ou d'Abdoun, en construction sur les grands plateaux de l'ouest. L'afflux de pétrodollars envoyés par les émigrés dans le Golfe a provoqué à partir des années 1970 un boom immobilier sur cette vaste étendue de prairies et de champs labourés (Findlay 1986). De nouveaux quartiers sont apparus, de Tabarbour au Nord à la route de l'aéroport au Sud. Cette urbanisation récente est constituée de petits immeubles de 3-4 niveaux, ou de villas indépendantes. De multiples espaces intercalaires subsistent dans ce front d'urbanisation, structuré par quelques radiales et pénétrantes. Les commerces et les services s'y concentrent le long des grands axes, selon un modèle de suburbanisation à l'américaine : ici, point de passants, mais des déplacements contraints à l'usage systématique de l'automobile, en l'absence de transports en commun.

Cette urbanisation, composée d'immeubles de taille réduite ou de villas en belle pierre calcaire blanche, desservie par de grandes artères rectilignes, offre un contraste saisissant avec le paysage d'Amman-Est, fait de maisons et d'immeubles de parpaings aux tons gris et de ruelles en pente.



Amman-Est, la capitale en négatif ?

Amman-Est se distingue par la densité de son bâti : aucune place n'est négligée et les immeubles qui ont souvent remplacé les masures des premiers temps s'accrochent aux pentes les plus raides. La population, constituée à l'origine des réfugiés les plus pauvres, a en effet dû s'entasser sur les terrains les moins onéreux. La densité urbaine ne diminue pas sur le plateau qui s'abaisse en pente douce vers l'Est. C'est là qu'a été installé le camp palestinien de Wihdat, dont la population a débordé sur les quartiers environnants (Destremau 1995 ; Jaber 1997). Le paysage urbain, est à l'opposé de celui d'Amman-ouest. Les principales activités sont le petit commerce, l'artisanat et, à la périphérie méridionale de la ville, l'industrie de transformation hébergée dans les zones industrielles de Ras al-'Ain et de Qweismeh. Les matériaux de construction, polluants et poussiéreux, sont produits près des carrières du Jabal Nadhif. D'autres zones industrielles plus éloignées (Abou Alanda, Al-Joumrok, Sahab) fabriquent des produits alimentaires, des ustensiles ménagers, des matériaux de construction expédiés pour l'exportation.

Il serait cependant réducteur de ne voir dans Amman-Est qu'un conglomérat de camps de réfugiés et de quartiers populaires souvent misérables, voués uniformément à l'industrie la moins sophistiquée et souvent la plus polluante. La ville a en effet engendré au fil des années sa propre diversité sociale et une classe moyenne de fonctionnaires et de professions libérales est issue de la première génération des camps. Elle se regroupe dans certains quartiers du plateau comme Qweismeh où ont poussé des lotissements qui sont le pendant de certains quartiers d'Amman-Ouest. L'Etat a favorisé cette diversification urbaine dans des quartiers dénommés « du prince Hassan », « de la princesse Alia », pour donner à son intervention un caractère paternaliste générateur de loyauté à l'égard de la monarchie.

Cependant, l'atmosphère de la rue est nettement différente de part et d'autre de la ligne qui sépare les deux Amman : rareté de la circulation piétonnière à l'ouest, plus dense à l'est, surtout autour des marchés et le long des artères commerçantes ; opposition des styles vestimentaires masculins et féminins, plus sensible dans ce dernier cas (les femmes sont souvent vêtues à l'occidentale à l'ouest, avec lunettes de soleil, maquillage et cheveux au vent, tandis que le code vestimentaire « islamique », fichu blanc et manteau gris clair, s'impose à l'Est) ; différences enfin dans la circulation automobile, dans le type et l'âge des véhicules.

Même s'il faut se garder de faire de ces différences une règle absolue, il est incontestable qu'Amman-Est dégage une atmosphère d'austérité due à la fois à la pauvreté de l'habitat, à la modestie du cadre urbain et à une prégnance de l'Islam et du culte de la patrie perdue. La population y est en effet constituée à la fois de réfugiés palestiniens et d'immigrants pauvres venus des régions reculées de Jordanie, qui tous entretiennent leur différence et cherchent à préserver leur identité dans les mondes de l'exil ou de la grande ville.

Les fonctions assurées par Amman-Est ne lui permettent pas de contribuer au rôle de capitale imparti à cet ensemble urbain : elle n'exerce pas de rayonnement sur la province jordanienne, même si elle constitue un réceptacle de l'exode rural, dans des quartiers souvent illégaux et dépourvus d'équipements collectifs, et elle ne dispose d'aucune fonction qui la mette en contact avec l'étranger : ni grands hôtels, ni cliniques réputées (même si l'hôpital al-Bashir est le plus grand et l'un des plus anciens du pays), ni universités ou centres d'enseignement supérieur.

C'est une véritable frontière culturelle et mentale que traversent chaque jour les employés et les fonctionnaires qui se rendent à leur travail dans les bureaux d'Amman-Ouest. Si leurs migrations pendulaires intra-urbaines manifestent une certaine complémentarité fonctionnelle de la ville, elles ne suffisent pas à réduire la fracture qui fait des deux parties d'Amman deux organismes qui s'ignorent et tendent de plus en plus à vivre selon des modes divergents : américanisation / occidentalisation, avec ce que cela implique d'adhésion à des signes, à des symboles immatériels et à une économie de consommation d'un côté ; fidélité aux traditions orientales et au monde de la production de marchandises de l'autre.

S'il apparaît logique que les habitants d'Amman-Ouest ignorent Amman-Est, il n'est pas sûr que les habitants d'Amman-Est éprouvent de l'envie vis-à-vis d'Amman-Ouest, tant elle s'affirme indépendante des valeurs véhiculées à l'Est. Cela dit, par delà ces clivages patents et quoiqu'elle soit déclinée différemment selon les possibilités financières, l'austérité est un trait commun à la fois au cadre urbain de l'ensemble d'Amman et aux mentalités de l'ensemble de sa population. Cette austérité palpable est due à la fois à un milieu déjà éloigné de la douceur méditerranéenne, marqué par l'aridité et la proximité du désert, à l'usage de la pierre calcaire dont la blancheur immaculée, qui se patine avec les ans, donne une uniformité au paysage et dont le poids ne permet pas de fantaisies architecturales, et enfin au comportement d'une

population soit issue de ce milieu et marquée par la rigueur des coutumes bédouines, soit réfugiée de Palestine et qui porte au quotidien le poids de l'exil et d'une situation précaire. On est loin ici de l'exubérance cairote, de la fluidité beyrouthine ou de la bonhomie placide des antiques citadinités de Damas ou d'Alep.

Amman et Zarqa, conurbation ou doublon urbain ?

L'étude de l'urbanisation de la région-capitale de la Jordanie ne serait pas complète si elle ne prenait pas en compte le corridor qui conduit des faubourgs de Marka jusqu'à la grande ville de Zarqa, 25 km au nord-est. Or, bien que cet ensemble soit démographiquement loin d'être négligeable et qu'il soit rattaché sans solution de continuité à l'agglomération d'Amman, il n'a pas été inclus dans les limites municipales du Grand Amman et Zarqa est à la tête d'un gouvernorat à part.

A la fracture entre Amman-Ouest et Amman-Est vient donc se superposer le hiatus persistant entre Amman et Zarqa, hiatus entretenu par l'organisation administrative qui n'a jamais pensé la gestion de cet ensemble sous forme d'une "communauté urbaine". Par la nature de leur urbanisation et de leur composition sociale, Zarqa et les localités qui l'entourent sont très proches d'Amman-Est, et le véritable hiatus socio-spatial ne correspond pas aux limites administratives : il suit plutôt la frontière entre Amman-Ouest et Amman-Est, opposant donc l'extension en éventail de l'agglomération vers l'ouest d'un côté, et l'étirement des quartiers populaires du sud-est au nord-est de l'autre.

Zarqa est née, au début du siècle, de la gare de chemin de fer du Hedjaz, de l'implantation d'une poignée de familles tchéchènes et de cantonnements militaires britanniques. Mais toute la succession de camps, de lotissements spontanés ou officiels, de villes qui s'étirent depuis Marka jusqu'à Zarqa, forment aujourd'hui la plus grande concentration de réfugiés palestiniens de Jordanie : le camp Schneller, appelé aussi Hattin et son voisin spontané de Moushairifeh, précèdent la grande ville industrielle de Rouseifeh, où débuta l'extraction des phosphates de Jordanie en 1932. Le long du *seil* Amman, devenu ici wadi Zarqa, se dressent de nombreuses usines qui fournissent la Jordanie en produits de consommation courante et des ateliers créés dans les années 1980 pour satisfaire les besoins de l'Irak en guerre.

A l'est, le long de l'autoroute qui relie Amman à la Syrie et à l'Irak, se dressent en bordure de désert le collège militaire royal, des casernes, des usines et des entrepôts modernes. Cet ensemble urbain étiré en longueur,

avec à l'ouest les quartiers d'habitation, tantôt pauvres, voire misérables, tantôt abritant dans des immeubles sans grâce les classes moyennes, et à l'est l'alignement des usines et des casernes, semble dépourvu de centre bien affirmé.

Certes, les marchés jouent un rôle polariseur, en particulier celui de la gare routière de Zarqa et, comme à Amman, les artères les plus passantes attirent les commerces de biens plus durables (ameublement, voitures...) et les restaurants. Mais l'identité de l'agglomération de Zarqa-Rousseifeh est beaucoup plus sociale que spatiale ; elle ne repose pas tant sur l'attachement à une ville, à un quartier, que sur une conscience d'appartenance commune à des milieux sociaux pauvres ou modestes, ouvriers pour une large part, et à une origine palestinienne. Cette double identité est aujourd'hui englobée dans une adhésion majoritaire à un islam politique intégriste qui sert de ciment intégrateur et mobilisateur à une population qui se sent négligée.

Ce défaut apparent de territorialisation, qui se traduit par l'absence de discours populaire, de contes, d'histoire savante, consacrés à Zarqa et à son agglomération, ne doit pas cependant conduire à oublier certaines évolutions. Zarqa abrite une population active dont une partie se rend quotidiennement à Amman pour y travailler et qui a réussi ces dernières années à améliorer son cadre de vie (rues asphaltées, maisons rénovées). D'autre part, l'uniformité socioculturelle est de moins en moins absolue : l'agglomération de Zarqa a attiré de nombreux ruraux de Transjordanie, grâce à ses possibilités d'accès à un foncier moins onéreux qu'à Amman. Les villages de tout le pays y sont désormais représentés à travers leurs clubs et leurs associations de solidarité, à côté de la majorité palestinienne.

Clivages socio-ethniques et limites administratives

Au total, Amman apparaît comme une capitale profondément divisée de l'intérieur, en deux parties relativement homogènes qui se tournent le dos, à la fois spatialement et socialement. C'est également, de par la volonté de l'Etat, une capitale, Amman, qui refuse de faire place au sein d'une communauté urbaine à l'ensemble de la conurbation qu'elle forme, *nolens volens*, avec Zarqa et Rousseifeh.

Il y a à ce refus des causes similaires à celles de la fragmentation entre Amman-Ouest et Amman-Est : des différences sociales qui vont s'aggravant, certes, mais qui reflètent surtout la fracture toujours non résolue entre les deux composantes majeures de la société jordanienne, palestinienne et transjordanienne. On peut en effet penser que cette

volonté de laisser Zarqa dans l'ombre et de lui dénier l'accès à des fonctions éminentes, que justifieraient sa démographie et l'activité déployée par ses habitants, est due à l'obsession du maintien d'un déséquilibre politique entre Transjordanien et Palestiniens de souche.

Certes, Amman-Ouest est également à majorité palestinienne, alors que, on l'a vu, une immigration de Transjordanien pauvres s'est installée à Amman-Est et à Zarqa ; mais l'identité prend en réalité une tournure sociale et, derrière la crainte de voir les Palestiniens s'emparer des leviers de la ville, c'est en réalité de la préservation d'un ordre social très inégalitaire qu'il s'agit. Le maintien de la séparation administrative entre les deux entités d'Amman et de Zarqa va pourtant à l'encontre du fonctionnement réel de la conurbation : les migrations pendulaires s'intensifient entre Zarqa, où réside une population active éduquée, et Amman-Ouest où sont situés les emplois qui lui correspondent. Ces migrations sont facilitées par la construction, depuis plus d'une décennie, de plusieurs voies rapides qui relient les deux pôles du doublon urbain.

L'urbanisation engendrée par la croissance de l'agglomération d'Amman n'est pas limitée au périmètre de celle-ci, et le fait urbain se diffuse à travers les campagnes environnantes, à cheval sur les gouvernorats d'Amman, de Zarqa et de la Balqa. La séparation administrative des deux gouvernorats voisins, inégalement dotés par l'Etat et dont l'un seul inclut la "Amanet Amman el-Koubra"³, peut être mise en regard d'autres choix. A Damas, la séparation de l'agglomération en deux entités concentriques, Damas-ville entourée de Damas-campagne (qui rassemble les localités de la ceinture agricole de la ville, la *ghouta*), nie toutes les dynamiques de la croissance urbaine et les relations étroites qui lient Damas et son agglomération. Le corset étroit dans lequel est maintenue la ville est la marque d'une vision à la fois passéiste et sécuritaire, qui dénie toute autonomie aux organismes chargés de la gestion urbaine. A Beyrouth, le municipe constitue une enclave dans le gouvernorat du Mont-Liban, dont le chef-lieu est la localité de Baabda, dans la banlieue de la capitale. Cette situation héritée du XIX^e siècle a été en partie dépassée par l'intégration de l'agglomération dans la Région Métropolitaine de Beyrouth, qui fournit le cadre d'une planification globale, même si les autorités chargées de l'aménagement urbain ont du mal à mettre en oeuvre une vision dépassant les problématiques et les intérêts locaux, voire privés, au sein de l'agglomération.

³- «Municipalité du Grand Amman» qui réunit à Amman-ville 14 communes et 11 Conseils villageois

Cependant, à Amman, le problème du cadre de gestion de la croissance urbaine ne se limite pas aux relations entre Amman et Zarqa : c'est toute une "région métropolitaine", au sens anglo-saxon du terme, qui émerge et polarise l'ensemble du territoire national.

L'émergence d'une « aire métropolitaine »

Plusieurs cadres administratifs se superposent à celui du Grand Amman pour englober tout ou partie de la région ammanienne ; le plus vaste est celui de la « Amman-Balqa Region Boundary », définie par un groupe d'experts au sein du Ministère des affaires municipales et rurales et de l'environnement en 1980. Mais cette région n'a aucune existence juridique et aucune incidence sur la gestion de cet ensemble (Malkawi 1996).

Celui-ci a pourtant bien une existence inscrite dans la pratique de ses habitants, et dans leurs représentations de la région-capitale. C'est l'espace dans lequel se tissent les échanges, les migrations pendulaires de travail et où se déroule l'essentiel de la vie sociale, des loisirs, de l'éducation de ses habitants. Les frontières internes tendent à s'estomper au sein de cet espace entre l'agglomération d'Amman-Rousseifeh-Zarqa et les bourgades et villages encore inscrits dans un espace rural. L'ensemble de la région est en effet le théâtre d'une urbanisation diffuse qui densifie l'occupation de l'espace, tandis que les modes de vie urbains sont adoptés par la population rurale. Toute la région est parsemée d'usines, d'entrepôts, de quartiers résidentiels qui se sont implantés soit autour des noyaux villageois ou urbains préexistants, soit de façon autonome, au milieu des collines de l'ouest ou du plateau de l'est. L'agriculture subsiste et occupe même par endroits de vastes étendues ; mais il s'agit d'une agriculture marchande péri-urbaine (serres en plastique, élevage avicole hors-sol, légumes de plein champ, pépinières de plantes d'ornement). Il n'a donc pas été instauré d'autorité permettant de gérer de façon appropriée la croissance urbaine de cette région. Dans la mesure où il s'agit d'un espace en voie d'urbanisation, mais encore rural, où la protection de l'environnement est élevée au rang de priorité dans le discours officiel, il semble paradoxal que cet espace précieux et convoité ne fasse l'objet d'aucune réglementation d'ensemble. L'activité de construction, qu'il s'agisse d'implantations industrielles, d'habitat ou de services, semble livrée au libre-jeu des acteurs, propriétaires fonciers engagés dans un processus spéculatif et promoteurs s'arrachant les endroits les plus attrayants, sous l'oeil impavide d'une administration au fonctionnement fortement empreint de népotisme et de tribalisme.

En à peine plus d'un demi-siècle, depuis l'arrivée massive des premiers réfugiés palestiniens en 1948, Amman s'est développée par une sorte de scissiparité socio-spatiale, le noyau initial du balad débordant sur les deux versants Est et Ouest, avant que Zarqa n'affirme son identité comme pendant populaire et palestinien à la capitale, puis que l'ensemble de la Région métropolitaine d'Amman n'impose sa force polarisatrice exclusive à l'ensemble du pays, tout en se singularisant par son tropisme international.

Cette évolution par fractures successives finit toujours par recouvrir la dichotomie fondamentale, quoique plus ou moins imaginaire, plus ou moins ressentie selon les parcours individuels et les temporalités collectives, entre transjordanité et palestinité. Les crises économiques et sociales ont toujours pour effet, attisé ou non par le Pouvoir, de créer ou d'élargir un fossé entre les deux composantes majeures de la population.

La métropolisation n'est en ce cas pas facteur d'homogénéisation ; elle a au contraire pour effet d'accentuer les lignes de partage socio-spatiales internes à l'agglomération, tandis que le saupoudrage d'éléments urbains dans l'aire métropolitaine ne réduit pas l'écart entre ville et campagne. Au contraire l'Etat, en accordant une priorité systématique à la promotion d'Amman comme vitrine occidentalisée de la Jordanie, au détriment d'une modernisation plus profonde et plus équilibrée des espaces et des groupes sociaux qui occupent cette région métropolitaine et au-delà, le pays tout entier, sème les germes de conflits à venir.

Bibliographie

al-Adhami, M. : « Land for Housing in Amman : a Critical View ».- In : *Amman, ville et société*, J. Hannoyer et S. Shami (eds.), Amman, CERMOC, 1996.- p.p. 477-498.

Amireh, O.M. : « Amman Experiencing Plazas and Parks : Adaptation of Users to Space or Space to Users ».- In : *Amman, ville et société*, J. Hannoyer et S. Shami (eds.), Amman, 1996, p.p. 149-170.

Biegel, R. : 1996, « Urban Development and the Service and Banking Sector in a Rentier-State ».- In : *Amman, ville et société*, J. Hannoyer et S. Shami (eds.), Amman, CERMOC, pp. 379-404.

Bocco, R. & Hannoyer, J. : « L'UNRWA, les réfugiés palestiniens et le processus de paix : perspectives de recherche ».- In : *Palestine, Palestiniens. Territoire national et espaces communautaires*, R. Bocco,

B. Destremau et J. Hannoyer (eds.), Amman et Beyrouth, CERMOC, 1997.- p.p. 103-112.

De Jong, J. & Tell, T. : "Economic Crisis and the Labor Market: a case-study of Palestinian Workers in Low-income East Amman".- In : *Palestine, Palestiniens. Territoire national et espaces communautaires*, R. Bocco, B. Destremau et J. Hannoyer (eds.), Amman et Beyrouth, CERMOC, 1997.- p.p. 195-218.

Destremau, B. : « L'espace du camp et la reproduction du provisoire : les camps de réfugiés palestiniens de Wihdat et Jabal Hussein à Amman ».- In : *Moyen-Orient : migrations, démocratisation, médiations*, R. Bocco et M.-R. Djalili (eds.) Paris, PUF, 1994.- p.p. 83-99.

Destremau, B. : « Les camps de réfugiés palestiniens ou la double identité territoriale : le cas d'Amman ».- In : *Cahiers d'URBAMA*, n°11, 1995.- p.p. 5-56.

Destremau, B. : « Les camps de réfugiés palestiniens et la ville, entre enclave et quartier ».- In : *Amman, ville et société*, J. Hannoyer et S. Shami (eds.), Amman, CERMOC, 1996.- p.p. 527-552.

Fethi, I. et Mahadin, K. : « Villa Architecture in Amman : the Current Spectrum of Styles ».- In : *Amman, ville et société*, J. Hannoyer et S. Shami (eds.), Amman et Beyrouth, CERMOC, 1996.- p.p. 171-182.

Findlay, A. : « Amman : Urbanization in a Charity State ».- In : *Bulletin de la Société Languedocienne de Géographie*, t. 20, fascicule 2-3, 1986.- p.p. 211-221.

Findlay, A. et Samha, M. : « The Impact of international Migration on the Urban Structure of Amman ».- In : *Espaces, Populations, Sociétés*, n°1, 1985.- p.p. 93-108.

Jaber, H. : « Le camp de Wihdat à la croisée des territoires ».- In : *Palestine, Palestiniens. Territoire national et espaces communautaires*, R. Bocco, B. Destremau et J. Hannoyer (eds.), Amman et Beyrouth, CERMOC, 1997.- p.p. 237-258.

Hannoyer, J. : « Amman, texte modèle, histoire rebelle ? ».- In : *Amman, ville et société*, J. Hannoyer et S. Shami (eds.), Amman, CERMOC, 1996.- p.p. 21-36.

H.K.J. (Hashemite Kingdom of Jordan), 1985, *Five-Year Plan for Economic and Social Development 1986-1990*, Amman, Ministry of Planning.

Kliot, N. et Soffer, A. : « The Emergence of a Metropolitan Core Area in a New State. The Case of Jordan ».- In : *Asian and African Studies*, n° 20, 1986.- p.p. 217-232.

Lavergne, M. : « Aménagement du territoire et croissance urbaine en Jordanie ».- In : *Monde arabe, Maghreb-Machrek*, n° 140, avril-juin 1993a.- p.p. 35-58.

Lavergne, M. : « Menaces sur l'environnement en Jordanie et en Syrie ».- In : *Peuples Méditerranéens*, n° 62-63, 1993b.- p.p. 115-132.

Lavergne, M. : *La Jordanie*.- Paris, Karthala, 1997.

Lavergne, M. : « Des émirs de la Montagne à la reconstruction du centre-ville : disparités spatiales et littoralisation au Liban à l'ère de la mondialisation ».- In : *Méditerranée*, n° 1-2, 1999, p.p. 35-44.

Majdalani, R. : « L'évolution du rôle des ONG en Jordanie : l'émergence d'un nouvel acteur dans le processus de développement ».- In : *Jordanies*, vol. 1, n° 2, 1996.- p.p. 119-135.

Malkawi, F. : *Hidden Structures : an ethnographic account of the Planning of Greater Amman*, PhD dissertation, University of Philadelphia, 1996.

Miles Doan, R. : « Class Differentiation and the Informal Sector in Amman, Jordan ».- In : *International Journal of Middle East Studies*, n°24, 1992, p.p. 27-38.

Nsair, A. : *Séismes démographiques et politiques d'habitat en Jordanie : le cas d'Amman*, thèse de doctorat en urbanisme et aménagement, Université de Paris XII, 1992.- 327 p.p.

Razzaz, O. : « Land Conflicts, Property rights and Urbanization East of Amman ».- In : *Amman, ville et société*, J. Hannoyer et S. Shami (eds.), Amman, CERMOC, 1996, p.p. 499-526.

Rivier, F. : *Croissance industrielle dans une économie assistée : le cas jordanien*, Amman et Beyrouth, CERMOC, 1980.

Salibi, K. : *The modern History of Jordan*.- London, I.B. Tauris, 1993.

Shami, S. : « Re-Searching the city : Urban Space and its Complexities ».- In : *Amman, ville et société*, J. Hannoyer et S. Shami (eds.), Amman, CERMOC, 1996.- p.p. 37-49.